



Fiction québécoise
Naomi Fontaine contre
l'indifférence Page F 3



Véronique Côté De justice
et d'eau potable Page F 4

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 23 ET DIMANCHE 24 SEPTEMBRE 2017

RENCONTRE

Peter Tangvald raconté par ses femmes

Le navigateur norvégien est au cœur du premier roman d'Olivier Kemeid

FABIEN DEGLISE

Il y a des rencontres qui n'ont pas besoin d'être très longues pour marquer durablement une vie, une trajectoire, une inclination de la pensée... Et celle du dramaturge Olivier Kemeid avec le navigateur norvégien Peter Tangvald en fait certainement partie. C'était en avril 1986, « dans les eaux troubles de la vie de Boqueron à Porto Rico », écrit-il dans son tout premier roman, *Tangvald* (Gaïa Éditions). L'homme de lettres était alors préadolescent, parti au large pendant une année avec ses parents. Le loup de mer, lui, était là avec sa septième femme, Florence, et son fils, Thomas, double possible du romancier malgré une existence pour le moins singulière : un quotidien sans attaches depuis une naissance en pleine mer 12 ans plus tôt et la perte d'une mère, Lydia, tuée par des pirates alors qu'il n'était même pas en âge de comprendre la violence des hommes.

« Comme beaucoup de navigateurs, il était misanthrope, mais ce n'était pas un ermite. Il était en rupture avec la civilisation, mais pas avec l'amour. »

trospetive et narrative, les quatre ou cinq jours de cette rencontre n'ont laissé que des pages vides. Pages manquantes que le roman, dit-il aujourd'hui, vient combler.

Les phrases s'y déploient comme un long souffle, comme une houle soutenue sur l'entiereté de cette vie méconnue, celle de Peter Tangvald, circumnavigateur qui aura trouvé le goût de l'évasion dans les décembres de la Deuxième Guerre mondiale, et la mort à 77 ans dans un des terribles ouragans qui, à l'été 1991, ont dévasté les Caraïbes. Entre ces deux points, sur la carte de son existence se sont succédés sept points cardinaux, sept femmes par lesquelles passe Olivier Kemeid pour remonter le fil de cette quête sans relâche d'un ailleurs au-delà de la ligne d'horizon.

Façonné par les femmes

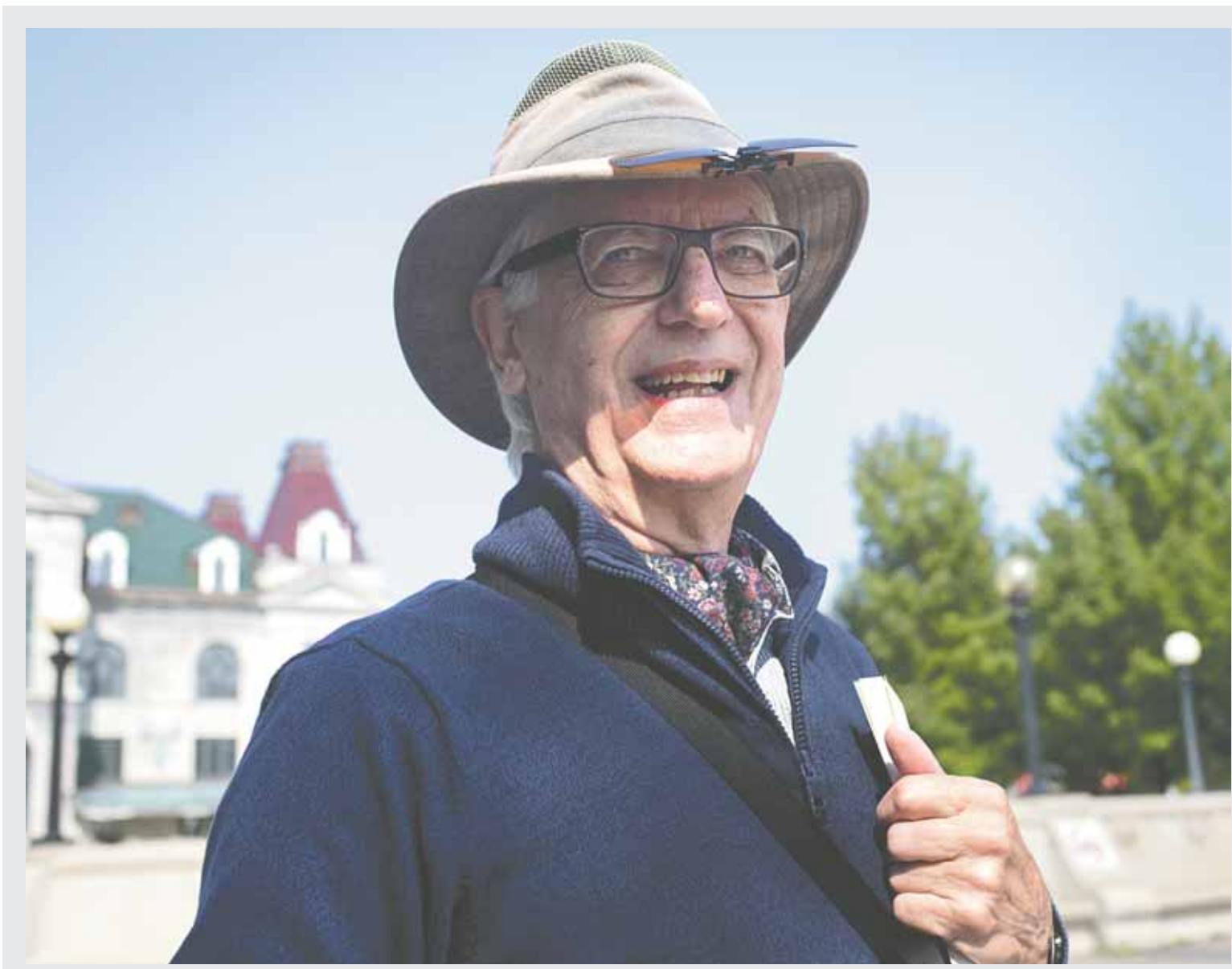
« Les femmes de Peter, ce sont elles qui l'ont façonné et qui l'ont changé, résume le dramaturge

VOIR PAGE F 4 : KEMEID



STÉPHANIE CAPISTRAN-LALONDE

Le dramaturge Olivier Kemeid a puisé dans une rencontre faite lors d'un voyage en mer avec sa famille, à l'aube de l'adolescence.



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

L'écriture d'André Hamel est posée, riche, en spirale, alors que le récit est tissé de boucles et de répétitions, d'errance contrôlée.

André Hamel glaneur de silence et d'oubli

Un premier roman à l'écriture aussi polie qu'une roche de rivière

CHRISTIAN DESMEULES

À 72 ans bien sonnés, auteur d'un premier roman, André Hamel n'hésite pas à se décrire comme un « éternel pousseur de crayon ». Il écrit depuis toujours, ses tiroirs sont pleins, mais il a donné, raconte-t-il, un grand coup au cours des dix dernières années à *Mourir d'oubli*, son tout premier livre.

« Je suis un écrivain du dimanche, mais j'écris toute la semaine », explique-t-il avec le sourire dans la voix à l'autre bout du fil, depuis Grand-Mère, en Mauricie, ville dont il est originaire et qu'il habite toujours. Après des études de sociologie, André Hamel a enseigné cette discipline durant une dizaine d'années à Shawinigan, avant de travailler en formation dans des entreprises comme Pratt & Whitney et Bombardier.

Livre de souvenance qui s'organise autour de Grand-Mère, « petite ville triste et décrépite », *Mourir d'oubli*, sous-titré *Chroniques de la grand'rue et des alentours*, est un peu l'histoire d'une déchéance. Il tente d'y cerner la présence des uns et des autres, d'embrasser les vies d'hier et d'aujourd'hui d'un même souffle.

Au début de l'été 2010, Albert Allibert, le narrateur vieillissant du roman, qui a une « tendance à la fabulation grotesque », toujours affecté par la mort de sa mère survenue il y a une dizaine d'années, se souvient de sa vie comme de celle des autres. Le moulin à papier où son père travaillait comme dessinateur industriel, la rue marchande

que la famille habitait, quelque part entre la pharmacie Després et le Ritz, « cuisine canadienne et repas légers ». Mais aussi ses années de collège classique, le sifflement des turbines de la Shawinigan Water and Power, la rumeur de la Belgo, l'écho de la gloire industrielle d'antan, le grondement de la rivière. Et le silence qui enveloppe aujourd'hui tous ces fragments du passé.

« Je suis Albert Allibert, vous le savez, et même je suis George, et tous les autres, tous les en-péchés, tous les guerriers sans armes, les poètes sans rime ni déraison que cache la belle photo d'une belle grande salle, comme dans un bel hôtel de villégiature, sur laquelle, venus d'outre-tombe, s'affairaient des asticots comme sur les ulcères torpides de l'oubli et se repaissent des scatophages comme sur les bouses fumantes des choses tuées pour faire disparaître et à jamais de toutes les images et de tous les récits toutes les traces de toutes les souffrances pour qu'elles ne ternissent pas, nos misères, l'éclat de nos chimères. »

Pays de géants qui croient aujourd'hui être devenus des nains, ce territoire de bâtisseurs semble à des siècles de ses années « glorieuses ». A bien des égards, c'est aussi l'histoire d'une déchéance, servie par une écriture aussi polie qu'une roche de rivière.

A l'enseigne des « renifleux de l'errance », contre le temps qui passe et qui efface tout, son roman tout en zigzags revendique la remembrance. Sous la plume d'André Hamel, tous les personnages, tous les espaces

et toutes les époques arrivent à se confondre, le monde mythique côtoie le monde réel, Grand-Mère y fait écho à la civilisation disparue de Cahokia dans le Midwest américain — le plus grand foyer de peuplement précolombien au nord du Mexique.

« C'est une civilisation disparue vers le XIII^e siècle pour des raisons semblables à celles qui nous menacent aujourd'hui, c'est-à-dire une exploitation de la nature de ce coin de pays par une élite au détriment d'un peuple qui souffre. Ça nous ressemble étrangement », estime André Hamel.

« Mais dans le roman, reconnaît l'auteur, Grand-Mère est à la fois la ville réelle, la ville souvenue, mais c'est aussi la ville imaginée, les années 1950 imaginées. Grand-Mère, c'est Cahokia et c'est aussi toute l'Amérique. »

Et dans cette cosmogonie mauricienne, le « peuple de la Grande Tortue » — autochtones, Têtes-de-Boule, Attikameks — occupe une place particulière. Une présence discrète et constante en Mauricie, mais également dans le roman lui-même. « C'est une présence et une absence à la fois », reconnaît André Hamel. « C'est une présence qui a toujours été occultée derrière un voile de brume. Il y a toujours un écran de fumée qui masque cette présence. A moins de 100 kilomètres d'ici, à La Tuque, poursuit-il, je me souviens, il y avait de ces pensionnats dont on parle beaucoup aujourd'hui, et on en parlait peu, on les voyait peu. On avait peine même à les localiser géographiquement. »

Une volonté avouée de mettre ainsi au jour une présence qui a été à peine nommée. « En occultant la présence de l'Amérindien, c'est une part de nous qu'on refusait, qu'on cachait, et ça, j'ai essayé tranquillement de la faire émerger dans le roman. » Jusqu'à oser à la fin poser la question : est-ce que nous sommes tous des Magouas, des Chaouins, des sangs mêlés ? « Je ne réduis pas la différence entre le Québécois blanc d'origine française et l'Amérindien, bien sûr, mais il y a eu des rencontres très importantes. Des rencontres qu'on oublie, qu'on ne voit plus. J'espérais les faire réapparaître un peu à travers ce roman. »

L'écriture est posée, riche, en spirale, alors que le récit est tissé de boucles et de répétitions, d'errance contrôlée. L'auteur de *Mourir d'oubli* s'y livre aussi à une exploration à la fois sérieuse et ludique du langage, à coups de graphies anciennes, de recours au langage populaire et de « tentatives de retourner la langue contre elle-même ».

C'est un peu comme « du gossage de mots », reconnaît l'auteur, qui revendique l'influence d'un Dos Passos, qui lui a appris il y a longtemps, dit-il, à écrire autrement.

A lire, au nom de tous les Albert Allibert et « autres glaneurs de silence et d'oubli des temps à venir ».

Collaborateur
Le Devoir

MOURIR D'OUBLI
CHRONIQUES DE LA GRAND'RUE
ET DES ALENTOURS
André Hamel
Leméac
Montréal, 2017, 304 pages